

Filles de Pandore

MICHÈLE RAMOND

Université Paris 8

La revue *Pandora* était destinée à livrer un numéro sur les « féminités ». Féminités dangereuses ? féminités bénéfiques ? Aux lecteurs d'en juger. Féminités mystérieuses, à n'en pas douter, dont la prolificité ici se confirme. Nous offrons, dans cette partie du volume, des réflexions sur les féminités créatrices à l'œuvre dans le champ littéraire, leurs valeurs, leurs tempéraments, leurs styles, leurs aléas aussi, leurs souffrances et leurs combats : les avant-gardes féminines, les « tragédiennes » contemporaines, l'indigénisme et le roman historique côté femmes, la réversibilité narrative mère / fille. Puis nous explorons les féminités représentées, stéréotypées ou au contraire étranges et surprenantes, chez des écrivaines et des écrivains importants de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle : le mythe de la captive dans la littérature argentine, la femme chez José María Gabriel y Galán, Juan Rulfo, Silvina Ocampo, Juan Carlos Onetti. Nous retrouvons ensuite Pandore dans deux figures mythiques inventées l'une par une écrivaine (c'est Clitoria), l'autre par un cinéaste et écrivain (c'est Conchita). Enfin, Clara Janés et Noemí Ulla nous offrent, l'une et l'autre, des textes inédits, un poème et deux contes qui feront nos délices au moment de quitter ce numéro de *Pandora* sur les « féminités ».

« Féminité » peut être entendu comme le pouvoir des femmes, leur privilège, ou leur malédiction car il s'agit d'un pouvoir qui se retourne contre celles mêmes qui étaient censées en tirer parti. On sent bien que dans « féminité » il y a une feinte, une ruse pouvant se révéler néfaste pour qui, naïf, succomberait à ses artifices. La féminité est le pouvoir de celles qui, étant dépourvues du pouvoir civil et civique, usent des subterfuges de leur sexe pour s'infiltrer malgré tout dans les réseaux d'influence. La féminité fait corps avec la séduction afin de gagner, malgré les défauts de la race, la confiance, peut-être aussi l'amour des puissants de ce monde. La féminité a toujours un parfum sexuel, c'est par là (les exemples et les mythes ne manquent pas) qu'une femme arrive. Arrive à quoi ? On pourrait penser qu'elle arrive ainsi à la grandeur, celles des gouvernants, des décideurs, des savants. Il n'en est rien, la féminité ne remplace ni la valeur ni le mérite. Un homme n'arrive pas au sommet par sa masculinité mais bien par son intelligence et ses vertus, qualités d'esprit et de courage qui ne sont pas de l'ordre de la séduction mais plutôt de la conviction. Un homme ne séduit pas, la séduction suppose l'artifice, la duperie, l'impudence, l'impudeur même ; un homme convainc par la force de sa présence et de ses arguments qui ne sont pas trompeurs mais pleins de vérité. À tout prendre une femme masculine vaut mieux qu'une féminine car elle essaie de se hausser aux mérites de ses héros et au lieu de les tromper elle s'efforce de les égaler, juste cause qui attire sur celles qui la servent de moins grands malheurs que ceux qui

accablent les grandes héroïnes mythologiques de la féminité et qui compromettent l'honneur des femmes. Ne parlons pas d'Ève, la mère des vivants, incriminée pour avoir provoqué la chute d'Adam, responsable du péché originel et de la perte du Paradis. Sa féminité nocive entraîne le premier homme et à sa suite l'humanité tout entière dans la catastrophe de la vie mortelle avec son lot de souffrances et d'exil. Donner la vie, depuis, c'est donner la mort, il n'y a pas de pardon pour celle qui nous a privés à la fois de l'amour de Dieu et de son jardin. Il n'y a pas de pardon non plus pour le serpent, emblème de la féminité trompeuse qui par ruse impudente prétend accéder au savoir suprême et au pouvoir divin et qui contamine de son talent pervers, artificieux, la race maudite des femmes. Parlons plutôt, la revue nous en offre l'occasion, de Pandore, ancêtre d'Ève chez les Grecs et qui à son instar mérite tous les opprobres. L'artifice chez elle confine à la bêtise et la conduit à l'imprudence, fatale pour les hommes.

FÉMINITÉS PERNICIEUSES

Selon Hésiode, la race humaine qui vivait sur la terre à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses qui apportent le trépas se voit à cause de Pandore assaillie par tous les maux qu'à présent nous connaissons bien et qui par la bouche de la jarre se dispersent dans le monde préparant aux hommes de tristes destinées. Que dire en cet instant où Pandore soulève le large couvercle de la jarre, que dire qui ne soit pas une longue suite d'imprécations contre l'étourdie ? Car ses atouts n'étaient rien d'autre que les féminités trompeuses dont les dieux, pour se venger des hommes, parèrent la première femme sortie des mains industrieuses d'Héphaïstos. Nous connaissons de reste l'histoire. Chacun des dieux de l'Olympe, obéissant à leur maître et seigneur Zeus, dote la chaste vierge modelée par le Boiteux d'une vertu qui lui est propre. Mais ces dons qui sont à chacun d'eux ne sont chez elle qu'artifice destiné à tromper et à séduire. La féminité de Pandore n'est pas une vertu innée mais le fruit d'un assemblage destiné uniquement à tromper et à nuire. Considérée comme la première femme, pour aussi étrange que cela puisse paraître puisque la race humaine existait bel et bien, Pandore ne fut créée et envoyée par les dieux que dans le but de répandre, sur la terre habitée par les hommes, tous les maux qui les feraient souffrir et périr.

C'est en Pandore que semblent se croiser le mythe des races et celui de la féminité pernicieuse. Ces deux mythes indépendants, celui de Pandore et celui des races, ont en effet un point commun. Au début les hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe ou de l'Éther, pour peupler la terre, vivaient comme des dieux, parfaitement heureux, le cœur libre de soucis et le corps à l'écart des misères, des souffrances et des maladies. Ils mouraient au terme d'une longue vie, toujours jeunes, dans leur sommeil, et la nature pourvoyait, généreuse, au moindre de leurs besoins. Cet âge d'or de l'humanité prit fin, nous dit Hésiode, avec l'avènement de Zeus, quand Cronos cessa de régner au ciel. Or c'est bien sur l'initiative de Zeus qui désirait se venger à la fois de Prométhée et de la race des hommes, que Pandore fut créée, façonnée par Héphaïstos, puis dotée par chaque dieu du

ciel d'une vertu représentative. C'est ainsi qu'Aphrodite répand sur elle la grâce et le désir, ou qu'Athéna la pare et qu'en dernier lieu Hermès met en elle un cœur artificieux destiné à confirmer que tant d'attraits factices n'ont d'autre essence et d'autre but que la tromperie. Les féminités reçoivent ici une définition implacable, aussi sournoise que la créature qu'elle stigmatise, par un jeu de ricochet dont nous nous ressentons encore.

Car qui aime Pandore ? Et qui attache crédit aux vertus de sa féminité ? Aujourd'hui assurément personne, mais à l'époque mythique lointaine où Zeus en conçut le stratagème : Épiméthée, le frère peu astucieux de Prométhée, qui impudemment, charmé par tant de féminités, la prit pour femme. C'est ainsi que Pandore, toute revêtue des artifices qui faisaient d'elle la première femme, s'introduisit chez Épiméthée avec la jarre que Zeus offrait pour leurs épousailles, pleine des maux qui allaient s'abattre sur les hommes mortels. La race humaine sortit de son âge d'or. L'histoire se répète et les mythes se ressemblent, les féminités de la femme sont cause de nos malheurs. Mais là où le mythe de Pandore nous dit peut-être des choses très éloignées de cette légende de la première femme qui est aussi la première femme pernicieuse, c'est dans la suite des fortunes de Pandore qui ne font plus partie du mythe proprement dit de la revanche de Zeus.

Pour nous résumer malgré tout, rappelons que le dieu boiteux façonna la belle Pandore, la première femme parmi les mortels, mais que les hommes mortels existaient déjà, que la terre en était peuplée et que leur « forgeron », car eux aussi avaient été façonnés par un Immortel, était Prométhée lui-même, frère habile et astucieux d'Épiméthée et fils comme ce dernier du Titan Japet et de l'océanide Clyméné. Somptueuse généalogie qui se trouve être doublement à l'origine de l'humanité mortelle. Car le Titan Japet, frère aîné de Cronos, engendra en Clyméné ces deux fils dont l'un, Prométhée, créa les premiers hommes qu'ensuite il protégea, et dont l'autre, Épiméthée, épousa la première femme, œuvre de tous (pan) les dieux qui la dotèrent (dora) chacun d'une vertu ou d'une « féminité ». C'est sous Saturne que furent créés les hommes qui vécurent leur âge d'or durant tout le temps de son règne et c'est sous Zeus que Pandore fut fabriquée afin de porter malheur aux mortels. La femme est ainsi rendue responsable des malheurs des hommes sur terre et de la perte de l'âge d'or de la vie. Ces légendes se déroulent sur un temps très ample qui n'est pas notre temps humain. Il faut donc considérer que le temps où vécurent heureux les hommes façonnés avec la terre par Prométhée fut très long. L'inimitié entre les dieux et les hommes commence sous l'égide de Zeus, elle cristallise en Pandore qui en paie moralement le prix et qui en fait les frais face à la renommée.

La première femme est envoyée par Zeus aux hommes, parée de tous ses attributs de féminité les plus convaincants mais aussi de la perfidie que mit en son cœur l'ingénieux Hermès afin de rendre, sur la demande de Zeus, toutes ces féminités pernicieuses. L'usage que des siècles de lectures mythocritiques ont fait de ces récits de création en a brouillé l'exemplarité. Quelles qu'aient pu être les intentions de Zeus en passant commande, auprès des dieux de l'Olympe, d'une femme à l'image des déesses immortelles, la première femme, celle à partir de qui désormais se reproduira la race des hommes sans que les dieux y

pourvoient, est un produit entièrement olympien. Aussi est-elle mille fois supérieure aux hommes que façonna le fils d'un Titan, Prométhée à l'immortalité incertaine, acquise plus qu'innée, cousin de Zeus mais ne pouvant égaler en puissance le fils de Zeus, Héphaïstos.

FÉMINITÉS RÉVERSIBLES

Sortie des mains divines d'Héphaïstos, Pandore, malgré sa funeste mission, en portera toujours la marque. La propriété de ses pernicieuses féminités est aussi leur étonnante et admirable réversibilité. Créée avec la terre mère comme les hommes mais par les mains du dieu souverain de la forge, Pandore est fille aussi du feu qu'elle apporte plus sûrement aux hommes que Prométhée, n'ayant nul besoin de recourir au larcin. Un feu sacré se cache dans les suspectes féminités ; il faudra toujours mentalement retourner la femme et ses féminités pour découvrir, derrière les vertus calomniées de son sexe ou de sa race, tout le contraire de la futilité et du songe fallacieux.

Tant il est vrai qu'un mythe n'est jamais pris suffisamment au pied de la lettre : sa littéralité est le refoulé de son histoire et l'histoire qu'il raconte est un leurre où l'humanité se piège. Les préjugés sur Pandore ont ainsi faussé sa mission herméneutique heuristique. Et ils ont porté tort pour des siècles aux filles de Pandore, toujours suspectes de féminités mensongères et dangereuses. Après l'avoir façonnée de terre et d'eau, l'illustre Héphaïstos, maître du feu, n'eut aucun mal à mettre en Pandore la parole et la force de l'esprit. C'est bien ce qui différencie Pandore l'olympienne d'Olympia (*L'homme au sable*, de E. T. A. Hoffmann), la créature du professeur Spallanzani, l'automate sans vie et sans yeux où le désir de Nathanaël s'engouffre. Tout pourtant dans l'histoire de Pandore, si l'on ne tient compte que du récit mythique lui-même, contient l'histoire pitoyable et comique d'Olympia, raide et muette en dépit des atours et des atouts dont la comblèrent et la parèrent le célèbre professeur de physique Spallanzani et son compatriote l'Italien Coppola.

Tant de féminités ici ne sont que subterfuges qui font sombrer le héros dans la folie et causeront finalement sa mort ; les charmes célestes d'Olympia, son costume d'une richesse inouïe comme tissé et ajusté sur son corps par Pallas Athénée elle-même, ses épaules légèrement arrondies, sa taille de guêpe, sa grâce extrême comme prêtées par Aphrodite, la plus belle des déesses, sa voix claire et argentine tel le son d'une cloche de cristal dont les Grâces divines et l'auguste Persuasion semblent l'avoir dotée font à n'en pas douter d'Olympia une inquiétante reproduction de Pandore à ceci près néanmoins que son être est dépourvu de la littéralité profonde de la créature olympienne inventée par les Grecs. Nathanaël-Épiméthée ne l'épousera pas, elle n'est pas la mère des vivants. Les roulades brillantes d'Olympia qui retentissent aux oreilles de Nathanaël, le soir du concert, ne sont que feintes, produites par des rouages savamment agencés durant vingt ans, elles ne sont pas le frémissement céleste de l'amour heureux chez une femme dont les féminités sans imposture abritent l'action conjuguée de la terre, de l'eau et du feu.

Or la lecture intratextuelle du mythe de Pandore nous a instruits sur ses vertus. Elle est une fille mortelle d'Héphaïstos et de Pallas Athénée, les dieux les plus convoqués à sa naissance, et en ce sens on pourrait même dire qu'elle est sœur d'Érichthonios né, comme on sait, du désir d'Héphaïstos pour Athéna venue le voir à la forge. Mais la descendance de Pandore nous intéresse plus encore que les circonstances divines de sa naissance qui font de la première femme une mortelle peu ordinaire, en tous points supérieure aux hommes mortels qui virent le jour longtemps avant elle. Même si Hésiode la compare aux frelons qui, à l'abri des ruches, engrangent dans leur ventre, paresseux et cupides, le fruit des peines des courageuses abeilles parangons des hommes mortels opiniâtres et travailleurs, et même si le mythe des races semble accrédi-ter l'idée que la femme a perverti les hommes en les éloignant de l'idéal ancien de travail et de justice, huit siècles plus tard notre bon Ovide, à sa façon, la réhabilite à travers sa progéniture : la fille qu'elle eut de son mariage avec Épiméthée qui ne fut donc point si stupide de l'avoir prise pour femme. Cette fille est Pyrrha, « la rousse », chez qui se perpétue le feu dont la mère fut, par grâce d'Héphaïstos, dotée. Épouse de Deucalion, fils mortel de Prométhée, Pyrrha forme avec son cousin un couple providentiel. Seul il survécut au déluge universel que du haut de l'Éther Zeus lâche sur la terre pour exterminer le genre humain parvenu à l'âge de fer, l'âge des pires crimes que réprouvent les dieux. Pandore rencontre donc à nouveau, ici par sa fille, le mythe des âges (ou des races ou encore des générations) au moment où la violence s'étant installée parmi les hommes Zeus décide d'anéantir sous les eaux le genre humain.

Miraculeusement sauvés des eaux diluviennes qui noient la terre et tout ce qui y vit, les vertueux époux montés sur une frêle barque s'échouent sur le faite du mont Parnasse que les eaux n'avaient pu recouvrir. Zeus voulut les épargner et ordonna à Triton de donner aux flots le signal de la retraite. Désolés de leur solitude, Deucalion et Pyrrha prient Thémis de leur accorder son aide afin de repeupler la terre et suivant son conseil ils jettent derrière eux, tout en marchant, des cailloux, les os de Gaïa, qui se transforment peu à peu en hommes et en femmes, en une nouvelle humanité, « une race dure, à l'épreuve du labeur » dit Ovide, celle (semble-t-il) à laquelle nous appartenons encore, si le mythe dit vrai. Et il le dit à sa manière encore que de façon obscure, Deucalion et Pyrrha ayant eu, après cet épisode, de nombreux enfants, le premier, Hellen, père de la race grecque. Que nous soyons descendants d'Hellen, de ses frères et de ses sœurs, ou des hommes et des femmes nés des os de Gaïa, que lancèrent derrière eux les époux sauvés des eaux, comme d'autres se pensent descendants de Noé dans le symbolique contexte d'un autre déluge, Pyrrha, la fille de Pandore, œuvre de ses féminités calomniées et redoutées, se présente bien heuristiquement comme l'envers créatif de la première femme sortie des mains d'Héphaïstos et malicieusement surdotée par les dieux. Pandore la calomniée, avec ses féminités artificieuses, trouve en Pyrrha et ses vertus, reconnues par Zeus lui-même et par lui récompensées, une rédemption.

Les féminités décriées sont coutumières de ces flamboyants retournements, l'être féminin étant double par nature et par vocation et inspirant toujours aux poètes les structures réversibles qui font la grandeur des œuvres, leurs miroitements indéfinis, inquiétants ou

fascinants. Ces dualités mobiles, vues souvent comme des duplicités par les ennemis des féminités, constituent le point ardent des œuvres et des personnages de femmes.

L'ENTRE-DEUX FEMMES

Toujours située entre deux femmes, la femme n'en réalisera jamais la synthèse, la féminité n'est pas un facteur de tempérance, plutôt d'incertitude comme celle qui saisit Nathanaël pris dans l'entre-deux femmes (Olympia et la fiancée Clara), source de l'inquiétante étrangeté du récit. Car c'est bien l'énigme du féminin et l'incertitude du désir qu'elle éveille qui rend fou et qui tue Nathanaël. La structure pendulaire qui indissocie tout en les distinguant Olympia et Clara est la même qui indissocie Pandore et Pyrrha. La poupée de bois en qui, pendant vingt ans, Spallanzani a mis tout son savoir pour finalement y piéger le naïf et balourd Nathanaël, ne peut se penser en dehors d'une référence constante à la claire fiancée et qui plus est sœur de l'ami intime de Nathanaël. D'un côté tout est danger, diabolique fabrique, pernicieuses et artificieuses féminités, de l'autre tout est féerie (Clara a l'âme pure et céleste comme son nom le suggère). Mais les hallucinations de Nathanaël prouvent à quel point il est difficile de les détacher l'une de l'autre. Nathanaël veut-il terminer sa lettre à Clara ? Aussitôt la vision d'Olympia assise à sa petite table devant sa fenêtre s'impose à lui et le lui interdit. La vision d'Olympia efface la vision de Clara. Nathanaël voit-il dans la lorgnette, et donc de plus près, le visage de Clara ? La vision, en cet instant, de la fallacieuse poupée de bois, lui fait perdre l'esprit. Cette double vision de la femme ne cessera jamais de nous accompagner.

Deux filles fondatrices se répondent en situation toutes deux de première femme (Pandore et Pyrrha), de première mère, de première fille vivante appartenant au genre humain. Chacune d'elles est une première femme et une première mère, et pourtant l'une est la mère de l'autre. En bonne logique elles s'excluent l'une l'autre. Le coup de force de ce mythe féminin, qui depuis des siècles formule, entérine, consacre et universalise la défaveur des femmes et des féminités toujours ressenties fallacieuses et redoutables, est plus remarquable que le coup de force qui fait de Œdipe le père et le frère de ses enfants, le fils et l'époux de sa mère. Le paradoxe œdipien est une infraction aux structures de la parenté dans une société exogamique, il ne constitue pas un paradoxe pour les lois de la logique. Le paradoxe de Pandore nous met, par contraste, aux portes de l'impensable. Il évoque l'impensable du sujet féminin, il en est, si l'on préfère, la représentation symbolique.

Un tel symbole est très éloigné de se concevoir par référence à un morceau de corps emblématique, survalorisé à l'image du phallus. La détresse du sujet féminin tient à ce qu'il n'est pas corrélé à cette possibilité de voir un morceau de son corps fonctionner comme le lieu de sa représentation sacralisée. Habitable de l'Autre (que ce soit dans le rapport sexuel ou dans la gestation) la matrice n'est pas pour autant l'objet d'un culte, elle ne l'est plus depuis des millénaires et la jarre de Pandore, qui apporte aux hommes les malheurs, dit le discrédit qui l'accable. La leçon philosophique du mythe de Pandore, qui est le mythe de la féminité elle-même, n'est pas aussi néfaste à la femme qu'il y paraît. Une lecture heuristique des récits mythiques ayant Pandore en mémoire ou directement pour sujet nous apprend

au contraire que Pandore ne peut développer sa pleine signification que par le recours à une autre que soi. C'est par l'enfantement d'une autre que soi que la cavité dangereuse de Pandore va devenir sublime. La constante réversibilité de la figure biface Pandore-Pyrrha renvoie par anticipation à une expérience d'emboîtement. Il n'y a pas seulement bifocalité spéculaire, c'est-à-dire réversibilité statique. L'une n'est pas l'envers de l'autre. Pandore a été dotée par tous les dieux et par les Grâces, elle possède jusqu'à l'esprit de l'ingénieux Hermès. Quant à Pyrrha, honnête et vertueuse, elle est rousse comme Renart, le cliché de la fourberie la drape avec sa chevelure. Le sujet féminin naît d'une hybridation produite à l'intérieur d'un récit mythologique dont la narrativité est complexe, ambiguë, s'étendant en outre sur une longue temporalité historique qui va au moins d'Hésiode à Ovide. Pandore est donc un mythe en constante progression qui fait échec à toute tentative de schématisation et qui ne peut aboutir à une symbolisation. Le sujet féminin se trouve dans le voyage aller-retour sans fin qui nous conduit de Pandore à Pyrrha puis de Pyrrha à Pandore.

Chaque parcours nous inspire de nouvelles réflexions et de nouvelles interrogations. Pyrrha, qui est le devenir de Pandore, en tant que fille de Pandore est déjà inscrite en Pandore, à la fois nécessaire à l'humanité et génératrice d'anxiété : dans Pandore comme dans Pyrrha un signe est introduit, ruse hermétique ou rouge chevelure, qui éveille la prévention. Que la première femme apporte le châtement (Pandore) ou sauve du châtement (Pyrrha), celui-ci est sa marque au rouge, marquage qui expose les hommes au danger. Mais par un phénomène d'entrecroisement, ce danger est lié à la seule chance pour la race humaine de se perpétuer sans devoir recourir aux dieux ni pour se reproduire ni pour posséder leurs avantages, en particulier le feu qui les signifie tous (feu de la chevelure ou feu attaché aux pouvoirs créateurs d'Héphaïstos). Si Pandore s'introduit de force (par ruse) dans la race des hommes, Pyrrha par un semblable coup de force est sauvée « in extremis » afin de la refonder. Transplantée chirurgicalement chez les hommes par intervention divine, la femme par une semblable mais inverse opération chirurgicale est prélevée avec son époux sur le vaste corps du genre humain anéanti.

La femme est donc par deux fois la protagoniste d'une expérience limite : la première fois (Pandore) elle était absente du genre humain, la deuxième fois c'est le genre humain qui s'absente hormis elle (Pyrrha) et son nécessaire compagnon, fils direct de Prométhée, l'inventeur d'un genre humain que le déluge a englouti sous ses flots. Les homologues entre l'une et l'autre « première femme » sont pour ainsi dire inépuisables car elles sont prises dans une narrativité mythique en écho, un texte hybride et ouvert, en progression, que l'interprétation porte toujours en avant de lui-même. Au lieu de se laisser réduire à une structure mythique de base qui conglutine en symbole, Pandore (contrairement à Œdipe) s'impose comme une construction spéculative proliférante. Elle n'émerge donc pas comme représentation souveraine. Bien plutôt comme cellule inaugurale à double potentialité, comme figure initiale et proliférante (origine de la vie humaine bisexuée et de ses maux) promptement éclipsée (effacée) par sa création, minimisée, reléguée, dévalorisée, dépréciée puis oubliée. Figure « douteuse », Pandore prête le flanc aux incrédules et aux circonspects,

préfigurant le discrédit dont jouit la femme. Il n'est pas jusqu'à sa jarre qui n'ait éveillé la perplexité : était-elle pleine des maux dont par sa faute le genre humain fut accablé ou, au contraire, pleine des bienfaits dont par sa faute le genre humain fut à jamais privé ? Tantôt les maux s'abattent sur les hommes, tantôt les bienfaits s'envolent au ciel, dans tous les cas une protestation unanime s'élève contre l'étourdie. L'ablation de Pandore est la contrepartie de sa prolificité. Nutritive (sa jarre est sa corne d'abondance) elle est absorbée, digérée, escamotée par sa création.

Le paradoxe de la réversibilité constamment créative de Pandore c'est l'exténuation et l'exclusion de cette figure de commencement, l'extinction de cette flamme. Promue à un destin d'exception, Pandore a été dévalorisée par des lectures moins astucieuses que paresseuses. L'interprétation psychologique a prévalu sur l'herméneutique que cette héritière d'Hermès pourtant réclamait. Au résultat cette puissante figure de la féminité révèle l'illisibilité du féminin. Figure de feu, de séduction et d'engendrement (de transmission), elle exige du lecteur qu'il renverse constamment ce qu'il lit ; ses attributs et ses actes sont enroulés sur eux-mêmes, ils désignent autre chose que ce qu'ils sont, une potentialité paradoxale, intratextuelle et donc embryonnaire, nichée à l'intérieur de l'expressivité immédiate. Pandore serait donc l'exigence, entre autres choses, d'une lecture « analytique » de la littérature. Pandore c'est la séduction que produisent sur nous ces œuvres divines que sont les créations du génie artistique, bricolages divins qui nous font tous rêver. Couronnée par Héphaïstos, l'envoyée des dieux est à la fois un parangon de féminité et un modèle de création. L'exercice de lecture que Pandore nous propose (il faut lire autrement pour percevoir ce qu'elle nous enseigne) nous donne plus de clairvoyance à la fois sur la féminité et sur les textes. La logique linéaire est suspendue au profit d'une trajectoire tournoyante spiralée. Pandore est son axe impossible à fixer. Modèle de création, adressé par les dieux au genre humain, elle nous initie à la fois aux tremblantes féminités et à l'expérience créatrice.

L'histoire de Pandore est pulvérisée par les sens qui s'y cachent. La femme qu'elle emblématise, par ses féminités artificieuses, est à la fois l'individu femelle que la société stigmatise et l'œuvre que chacun de nous rêve d'accomplir ou d'écrire : un corps séducteur fascinant et impénétrable, habité par le feu et par une puissance d'engendrement sans fin, Pandore et Pyrrha renvoyant l'une à l'autre éternellement. Les rêves de l'humanité gravitant autour de la femme-poème rendent difficile, on le comprend aisément, l'accès des femmes à l'*auctoritas* littéraire. Ce paradoxe de Pandore n'est certes pas le moindre.

La malédiction dont Pandore fut victime contre toute justice « textuelle » ne s'arrête pas à la figure mythique de la femme « artificielle ». On a déjà évoqué le conte fantastique d'Hoffmann *L'homme au sable*. Nous avons observé que, dans plusieurs endroits du texte, Clara glisse sur/sous Olympia jusqu'au moment où cette double vision entraîne l'égaré final de Nathanaël en haut de la tour. C'est que Clara, la fiancée idéale, elle aussi est une figure composite et ses charmes, comme ceux de Pandore, résultent d'une combinaison de traits empruntés à divers registres de l'art comme si les Muses l'avaient dotée de leurs meilleures vertus sans pourtant réussir à la faire paraître vraiment belle. À l'architecture

elle semble devoir les proportions de sa taille, à la peinture ses épaules, son cou et sa poitrine même si ces attributs paraissent trop chastes, à la peinture également sa magnifique chevelure de Madeleine et le coloris de sa peau digne de Battoni, de même que le pur azur de ses yeux semblable à un lac de Ruysdaël, à la poésie et à la musique les accents célestes et les merveilleuses mélodies de son regard. Quant à sa partie spirituelle, elle porte aussi la marque de la fabrication car elle est diversement constituée comme par agglutinat : d'abord une imagination vive et féconde, ensuite une âme de femme sensible et tendre, enfin une intelligence lucide et pénétrante. Cette savante composition ne réussit pas à faire de Clara un être totalement convaincant : elle passe pour taciturne, prosaïque, froide, insensible auprès de certains et à d'autres elle inspire des « fadaïses », des tropes artificieux très éloignés d'être des figures douées de vie et de mouvement. Bref Clara, en intratextualité, se présente au lecteur attentif comme une créature trop fabriquée pour être totalement convaincante, elle-même inspiratrice non de vraie poésie mais de vains assemblages de sons vides et confus. À y regarder de près le portrait de la jeune fiancée ne diffère guère de celui d'Olympia et insensiblement cette ressemblance éludée par le récit romanesque crée une inquiétante étrangeté beaucoup plus radicale que l'homme au sable lui-même et que sa légende d'arracheur d'yeux.

Dans ses errements Nathanaël est loin d'être seul et s'il fait d'abord figure de solitaire au milieu des autres étudiants qui se moquent de lui, le voilà bientôt rejoint dans ses désirs et dans ses goûts par ces gens de bonne compagnie que sont les poètes les mieux doués. C'est dire à quel point le stéréotype de la femme-Pandore est efficace, aussi nuisible à la bonne réputation des féminités qu'utile aux créations des hommes. Ceux-ci ne sauraient en effet se passer de ce regard qui n'a d'yeux que pour eux et de cette bouche qui ne se tait que pour mieux laisser le champ libre à leur parole pleine de lyrisme et d'enseignement.

Cette béatitude a néanmoins son revers qui n'est pas plus avantageux pour les femmes et leur renom. Car le regard vide et la pupille-miroir de la romantique poupée dont la bouche est aussi muette que l'œil montrent un jour leur vacance orbitale terrifiante qui rappelle bien sûr la tête de mort. Le visage d'Olympia, pâle comme la mort, révèle à Nathanaël les cavités noires et vides de ses orbites, tandis que deux yeux sanglants gisant à terre le regardent fixement. La liaison avec Olympia se termine tragiquement par une histoire oedipienne d'yeux arrachés. Les deux yeux que Nathanaël voit gisant à terre sont en effet ses propres yeux que le Professeur lui a dérobés, qu'il lui jette à présent à la figure et qui viennent frapper sa poitrine, imprimant sur Nathanaël les griffes ardentes d'une folie dont il ne parviendra plus à se défaire.

La légende de l'homme au sable racontée à l'enfant Nathanaël par la vieille femme qui avait soin de sa petite sœur subit donc quelques modifications. Le méchant visiteur n'arrache pas leurs yeux aux enfants pour les donner en pâture à sa progéniture mais pour les placer dans les orbites vides des « Pandore » qu'il construit, tel Héphaïstos, pour porter aux hommes le malheur. La vision de l'avocat Coppélius penché au-dessus de la flamme et des braises du fourneau en compagnie du père de Nathanaël, dans le cabinet de travail du père, nous

le confirme de reste. Le vieil avocat Coppelius, le propre père de Nathanaël, bien sûr le professeur Spallanzani et l'opticien Coppola, savant en mécanismes d'horlogerie, sont autant de répliques du dieu forgeron que Zeus chargea de la paternité de Pandore. Nathanaël est, comme Épiméthée, irrémédiablement attiré par Pandore mais dévoré aussi par l'angoisse de devenir sa proie. Perdre les yeux pour Nathanaël c'est devenir la victime de la femme artefact et de son diabolique géniteur. Lorsqu'il croit découvrir que Clara, sa chère et pure fiancée, comme Olympia est une poupée de bois, il retourne à sa folie et se tue.

On ne peut éviter une pensée analogique à la « vue » de Clara évanouie dans les bras de son frère Lothaire, venu la sauver en haut de la tour. L'analogie qui s'impose nous remet en mémoire, bien sûr, la vision de Coppelius-Coppola chargeant Olympia sur ses épaules et descendant en courant l'escalier de la maison des Spallanzani avec son fardeau inerte, les pieds pendants cognant contre les marches.

Même si l'épilogue tente de nous rassurer en nous présentant l'image idyllique d'une Clara ayant trouvé enfin, plus tard, le bonheur en compagnie d'un homme aimable et de deux garçons joyeux dans une jolie maison de campagne, l'impression faite sur nous par ce conte fantastique reste mitigée. Cette impression est dominée par la revenante figure de la poupée de bois qui fait peser sur les yeux de Nathanaël une si lourde menace et qui le conduit à la mort. Le cercle de feu du diabolique *faber* assure à la fille d'Héphaïstos une terrible postérité puisque, si nous en croyons ce conte, toute femme est susceptible d'être Pandore pour l'homme qui s'attache à elle au risque de perdre ses yeux et, avec eux, le jugement et la vie. Si pour les sages exégètes Pandore cache Pyrrha, c'est-à-dire la vie, pour les fous et les crédules comme Nathanaël elle dissimule la mort, la camarade aux orbites vides. Or l'humanité, qu'on le veuille ou non, participe des préventions et des préjugés de Nathanaël.

LOCUS SUSPECTUS

Que la peur et l'horreur de l'inceste soient, chez tous les fils, à l'origine de cette défiance qui fait le malheur des femmes et qui justifie les mesures d'exclusion à leur endroit (exclusions du jeu social et de la sphère politique) ne fait certes aucun doute. Mais cette peur a servi de justificatif anthropologique à un matricide généralisé dont les formes sont très diverses. La femme est un *locus suspectus*. Comme la mère elle est le lieu le plus familier, le plus confortable, le plus intime, la petite hutte dans la forêt qui nous tient chaud et qui nous garde à l'abri du loup, la maison de la mère-grand, le giron, la *domus* pleinement rassurante à laquelle tout homme rêve, dans l'amour, de retourner, *regressus ad uterum*. Mais à tout moment ce lieu sûr est susceptible de se retourner, la mère-grand est remplacée par le loup qui dévore le petit Chaperon Rouge (il est intéressant que la petite fille du conte célèbre soit en réalité, sémantiquement parlant, du masculin), le lieu *heimlich* devient le lieu traître d'où surgit le danger de mort qu'on n'avait point su prévoir, le lieu où l'on est piégé comme un animal sans défense dont le protecteur devient subitement et par trahison le prédateur.

Ce *locus suspectus* qu'est toute femme aimée comme la mère est celui par excellence qui engendre ce sentiment découvert et analysé par Freud d'inquiétante étrangeté, d'*unheimlich*. Pourtant pour Freud, dans son mémorable article, ce n'est pas Olympia la responsable de cette incomparable impression d'inquiétante étrangeté, en raison de « la légère tournure satirique que le poète donne à l'épisode d'Olympia et qu'il fait servir à railler l'amoureuse présomption du jeune homme ». Ce qui, selon Freud, est bien plutôt au centre du conte c'est un autre thème, celui-là même qui a donné au récit son titre, L'homme au sable qui arrache leurs yeux aux enfants, le père castrateur. C'est ensuite, selon Freud, l'apparition de l'avocat Coppelius parmi la foule du marché qui fait éclater la folie de Nathanaël en haut de la tour. Dans cette interprétation du finale par Freud on observe une même obstruction d'un sens possible du texte. Après avoir évacué l'importance que l'on serait tenté d'accorder à Olympia dans l'apparition du sentiment d'inquiétante étrangeté, Freud oublie le rôle de Clara aperçue par Nathanaël derrière le verre grossissant de sa lorgnette en haut de la tour. Il ne s'agit pas, bien entendu, de nier l'importance, dans l'apparition du sentiment d'inquiétante étrangeté, du sinistre avocat, ni de l'opticien Coppola, ni du professeur Spallanzani, ni du propre père de Nathanaël surpris à son fourneau dans son cabinet de travail, ses traits habituellement doux et honnêtes soudainement crispés par une douleur horrible et convulsive lui prêtant l'aspect repoussant et hideux du diable, identique, au bout du compte, au hideux Coppelius. Comment évacuer Héphestos, le dieu forgeron et père de Pandore au moment de réfléchir sur la descendance de Pandore ? Mais il y a un secret effet de conspiration contre la femme dans cet entêtement à nier le rôle de Pandore-Olympia et à passer tout à fait sous silence le rôle de Pandore-Clara dans la production du sentiment d'inquiétante étrangeté dont ce conte d'Hoffmann est, depuis Freud, le texte emblématique fondateur.

Or, au moment de révéler ce glissement éloquent dans le raisonnement de Freud à propos de *L'homme au sable*, il me vient une idée quelque peu inquiétante au sujet des récentes et éblouissantes analyses philosophiques des concepts de sexe, de genre et de sexualité. Je pense en particulier, bien entendu, au somptueux ouvrage d'une philosophe américaine, Judith Butler, *Gender Trouble* (1990) seulement paru dans sa traduction française en 2005. Dans sa tentative de bousculer l'hétérosexualité hégémonique et le pouvoir masculin (la domination masculine) que cette hégémonie fonde et qu'elle perpétue, Judith Butler ébranle nos croyances en une identité féminine, sinon stable du moins opposable à une identité masculine. Ces croyances sont pourtant confortées par nos mythologies, nos figures archaïques familières, nos représentations fantasmatiques, nos théories analytiques, notre « contrée génitale » (Monique Schneider), notre fascination par l'anatomie, notre mythe féministe de la différence des sexes.

Pour introduire le trouble dans les relations de pouvoir faut-il renoncer au corps comme réalité préalable à la loi ? Pour Judith Butler il est clair que le corps est l'effet des régulations sociales et des assignations normatives, qu'il est façonné au nom de la loi, qu'il est produit comme le genre par les relations de pouvoir. Le corps sexué et l'identité qu'il induit sont-ils seulement une construction politique destinée à assurer l'hégémonie de l'ordre hétérosexuel

patriarcal et à maintenir le règne de la domination masculine ? Nous sentons bien là, en parlant de « façonnage », que nous touchons à un domaine mythique fortement connecté à l'invention de Pandore. Si, dans nos mythologies, l'homme sort presque naturellement de la terre (création de l'homme par Prométhée ou par Dieu dans le 2^e récit de la Genèse), la femme (Pandore et Ève) est le produit d'une manufacture plus élaborée et donc plus artificielle : bricolage olympien très complexe, intervention chirurgicale sur Adam. Si le corps sexué est un construit façonné par une histoire sociale uniquement préoccupée d'asseoir et de perpétuer, pour les siècles des siècles, la supériorité masculine, nous devons convenir que, plus que le corps de l'homme, le corps de la femme, pour que celle-ci accepte un si fruste destin, a dû, au nom de la loi hégémonique qui nous gouverne, être soumis à un modelage et à un formatage d'une extrême complexité.

Présenter, à l'intérieur d'une pensée philosophique par ailleurs généreuse, la catégorie « femme » comme un construit politique destiné à permettre et à pérenniser la suprématie de la classe masculine dominante c'est revenir (me semble-t-il) à Pandore telle que la tradition mythologique nous l'a transmise et finalement imposée : une construction trompeuse qu'Épiméthée aurait dû démasquer pour le bien des hommes. Si la catégorie « femme » est un construit politique d'une évidence absolue, que la domination masculine justifie et qui fait, à travers la domination économique, sociale et politique des mâles, courir le monde à sa perte, il est urgent de la démasquer, d'en dénoncer le montage et l'escroquerie. Détruire la construction politique de la femme devient une entreprise de salut public. « La femme » n'existe pas, elle est un trompe-l'œil que l'ordre patriarcal a forgé pour affermir son empire. Il n'y a pas (par conséquent) d'indicible intériorité du sexe, celle-ci relève de l'idéal et du fantasme.

Mais comment croire qu'en supprimant la femme nous allons contrer le projet économico-politico-social d'un monde qui ne serait plus, dès lors, soumis à la domination masculine ? Cette domination masculine, nous dit-on, a trouvé une nouvelle et pernicieuse formulation : l'hégémonie hétérosexuelle. Mais déstabiliser cette hégémonie en disant qu'il y a autant de sexes que d'individus n'est-ce pas aussi supprimer la femme ? Déstabiliser le genre ne revient-il pas à remplacer la femme par le travesti ? Rien ne prouve en effet que la catégorie « Homme » (*vir*) se ressentira de ce « trouble dans le genre » au même titre que la femme. Tout laisse supposer que non. Dans ce genre déstabilisé par la mobilité et l'inventivité des sexualités, le phallus demeurera un étalon, un modèle légal de mesure, la représentation anatomique et symbolique de la plus petite différence entre les corps artificiels et les autres. Mais au demeurant, que représentera le corps si le corps sexué et le sexe et avec eux l'identité biologique et psychique sont déconstruits au nom du combat contre l'hégémonie masculine qui les aurait construits ?

De quelle nature idéologique est le projet philosophique qui s'inscrit à la fois contre l'hégémonie masculine et contre l'évidence biologique et anatomique qu'il y a deux sexes ? (Antoinette Fouque). Le corps existe-t-il encore dans une société qui ne serait plus gouvernée par la différence sexuelle, par le constat qu'il y a deux sexes, deux sexes je veux l'espérer

libres et égaux, habités de leurs fantasmes, libres de leur sexualité, non discriminés pour celle-ci et civilement et civiquement égaux ? Il est certain que le corps existe aussi (c'est le malheur de nos sociétés) comme produit d'une histoire sociale incorporée dont on connaît les méfaits. Mais le corps agit comme contre-pouvoir ou pouvoir de transformation, rébellion et subversion. On peut reconnaître, je crois, que le travail d'écriture (de création) est un travail avec/sur le corps et qu'il trouble le genre au même titre que les sexualités. Admettons que la femme qui écrit refuse d'être un corps construit par une Histoire qui lui est hostile ; qu'elle refuse d'être la Pandore minée que les mythes nous proposent, dévalorisée par des artifices que la société stigmatise, par une industrie combinatoire (plus proche de la combine que de l'intelligence) au fondement de toutes les préventions suscitées par l'Histoire contre les femmes.

Espérons qu'une plus saine appréhension intellectuelle de Pandore-Pyrrha redonnera au corps sexué la force et la volonté de problématiser le genre et de mettre en échec cet ordre du monde culturel et normatif. Fournissons les preuves que la catégorie « femme » est autre chose qu'une construction politique qu'il faut démasquer et éradiquer pour le bien de l'humanité. Je vois dans cette entreprise qui se donne comme caution sa volonté philosophique de combattre l'hégémonie masculine, patriarcale et hétérosexuelle une des multiples formes de la misogynie ambiante et du meurtre à tous les niveaux des femmes. Plutôt que de démolir Pandore, la poupée de bois que la tradition mythologique nous a imposée et qui entrave le mouvement des femmes vers la liberté et l'égalité, revisitons ensemble Pandore dans toute l'intelligente complexité de l'énigme qu'elle propose. Ce n'est pas en supprimant la catégorie « femme » que nous allons contrer le projet économique, politique et social du monde phallogocentré qui nous entoure et nous étouffe.

PANDORE REVISITÉE

Pandore revisitée plaide au contraire pour une catégorie « femme » bien au-delà de la vieille opposition nature / culture qui revenait à fonder la construction sociale sur une identité biologique. Pandore revisitée appartient corps et biens au registre de la culture. Son identité paradoxale et subtile, une fois qu'elle sera entendue, comprise et réactivée, pulvérisera le construit historique qui a escamoté la femme, qui habilement s'est substitué à elle. Je prétends que la déconstruction historique du sexe à laquelle nous assistons aujourd'hui n'est qu'une étape de plus, déterminante et peut-être définitive, dans cette entreprise d'élimination de la femme. Sous le noble prétexte philosophique de déconstruire le corps sexué de la femme et la catégorie « femme » qui ont été façonnés au nom d'une loi phallique, on entreprend aujourd'hui de faire disparaître, dans tout son registre corporel et symbolique, la femme. Je souhaite au contraire redonner à ce corps sa matérialité vivante et sa puissance symbolique et métaphysique, par exemple en progressant toujours davantage dans la connaissance de ce corps métaphorique (façonné non par la loi phallique mais par la loi de l'authentique Pandore) qu'est le corpus littéraire des femmes.

Écrire, pour les femmes, se constituer un corps sublime, littéraire, et analyser ce corpus c'est lutter contre un gynocide généralisé qui prend aujourd'hui l'apparence d'une remise en cause, éminemment estimable, des constructions sociales, économiques et politiques hostiles à la femme ; l'identité biologique du corps sexué et la construction sociale du corps genré étant l'une et l'autre prises pour cible au cours d'un combat philosophique qui devrait logiquement aboutir à la liquidation pure et simple de la catégorie « femme » néfaste à la femme. J'estime avoir quelque raison de douter du bien-fondé de ce combat. Déréaliser le sexe et le corps au nom du féminisme pour se dérober aux assignations normatives du genre c'est risquer de perdre dans la bataille l'objet même pour lequel on la livre. La femme disparaîtra comme catégorie humaine différenciée de l'homme, nous ne serons plus désormais, les uns et les autres, que des rôles dans le grand théâtre du monde, mais rien ne prouve qu'en définitive ceux qui l'ont (l'étalon) cesseront pour autant d'être les maîtres du jeu social. En attendant de le savoir on aura détruit Pandore-Pyrrha, origine de la vie humaine bisexuée. Tandis que l'hégémonie masculine d'une petite minorité d'êtres parfaits, non suspects d'artifice, conduira à sa perte une titubante humanité de corps polymorphes sans contrainte, diversement troués, qui, dans le meilleur des cas peut-être jouiront, d'autant mieux tolérés des puissants qu'ils ne feront pas d'ombre à leur renommée.

La lutte des femmes pour être reconnues comme individus à part entière à égalité de droits (aussi de devoirs) et de citoyenneté avec les hommes semble avoir aujourd'hui perdu de sa conviction et de son efficacité. La lutte philosophique et politique pour la reconnaissance des droits de la femme s'est déplacée à un autre territoire sous l'influence de Foucault et Derrida, des groupes de pression L.G.B.T. (Lesbian Gay Bi Trans) et des *queers* dont les *gender studies* se font les champions. Les frontières se sont déplacées, la dualité, homme-femme est pulvérisée au profit d'une trinité où la troisième voie indéfiniment diversifiée fait désormais obstruction au discours sur la différence des sexes par lequel la femme, en s'y engageant fortement, escomptait pouvoir à la longue améliorer son statut, sa condition et sa vie quotidienne.

La troisième voie propose en effet et explore tout un éventail de possibles dans le domaine de la sexualité qui désolidarise les individus de leur condition biologique première. Il ne s'agit plus seulement pour un homme ou une femme de la possibilité d'une attirance ou d'une préférence homosexuelle mais d'un travail sur le corps propre que le goût contre-nature, c'est-à-dire non-inscrit dans la loi hétérosexuelle, impose de la façon la plus impérieuse. Ainsi un être né de sexe mâle se vit et se sent femme au point de souhaiter une modification radicale de ce corps que la nature lui a donné. Ou l'inverse. Même si l'on parle plus des *sbe-males* (demandons-nous pourquoi puisque l'individu au départ est un homme, condition qui le privilégie en dépit de ses options non conformes au modèle hégémonique) il y a aussi des femmes qui désirent leur métamorphose corporelle en individu de sexe mâle. Ces sujets ont recours à des opérations chirurgicales lourdes qui vont fabriquer des femmes pénienues et des hommes vaginaux pourvus d'abondantes poitrines. Car tel est bien le sens (pour un profane) de cette métamorphose ovidienne, ni l'un ni l'autre ne pouvant en dépit

du sexe « usurpé » accéder à la maternité (les *she-males*) ou à la paternité (les *he-females*). Chacun de ces êtres aura une vie fort semblable à celle qui échoit au sexe de son choix. J'ignore si les êtres modifiés entretiennent exceptionnellement des relations – à présent hétérosexuelles – entre eux. Je suppose que non, encore que les *she-males* couchent avec des hommes et pourraient pareillement ressentir du sentiment pour un *he-female*, c'est-à-dire un homme nouveau dont le sexe de naissance était féminin. J'observe par contre que, quoique l'on fasse, une même frontière sépare le masculin et le féminin car il n'y a pas d'autre choix semble-t-il, chirurgicalement, que l'un de ces deux que la nature a inventés, ce qui nous renvoie aux temps mythiques de la création du premier homme et de la première femme par un Dieu dont le sexe reste problématique. Aurait-il eu les deux ? Un troisième sexe, en dépit des révolutions accomplies et proposées par la troisième voie, se situant hors de l'imaginable.

La dualité masculin / féminin n'est pas près d'être balayée, comme une chose désuète et révolue, par l'Histoire ; cette dualité a beaucoup d'avenir même si pour remédier à la stérilité des êtres métamorphiques la science a prévu l'invention de l'utérus artificiel. Les êtres masculins et les êtres féminins, quelle que soit leur nature originelle, peuvent donc être assurés que l'espèce se continuera sous des cieux dont je n'imagine pas qu'ils seront moins paternalistes puisque la condition féminine restera ce qu'elle est si le combat pour l'égalité des sexes ne se poursuit pas. La troisième voie, celle que nous proposent des fils et des filles modernes délestés de la contingence biologique et de l'impératif hétérosexuel, saura-t-elle donner à la lutte des femmes pour l'égalité une nouvelle impulsion ? Cette lutte légitime menée par les femmes les plus déterminées et les plus engagées dans le monde (au Brésil, au Chili, à Bombay, en Algérie...) ne risque-t-elle pas au contraire d'être dérobée ou éclipsée par ces luttes plus pittoresques menées dans les années à venir par les collectifs L.G.B.T. revendiquant le droit de vivre à visage découvert, avec les mêmes droits que n'importe quel hétérosexuel conforme, au mariage, à l'adoption, au travail, à une pleine citoyenneté paritaire ?

Les optimistes penseront que toutes ces luttes récentes ouvertes par la troisième voie et sa légitimation philosophique iront dans le même sens que les luttes séculaires des femmes pour une égalité de droits avec les hommes, leurs pères, leurs frères, leurs fils. Ce que les femmes réclament ou implorent depuis des siècles : une égalité citoyenne avec les hommes qu'elles enfantent, verra-t-elle enfin le jour sous d'autres bannières ? Les *she-males* auront-elles plus de prestige et de pouvoir de conviction, du fait qu'elles sont nées « mâles », que les cohortes de femmes qui se battent dans le désert pour n'être plus lapidées, violées, étranglées, excisées, infibulées, voilées, injuriées, méprisées, exploitées ? Tout est possible. Les *she-males* permettront peut-être aux femmes du monde de conquérir leurs libertés individuelles vis-à-vis de tel père, tel frère, tel époux, ou collectives vis-à-vis de nos sociétés androcentrées, pleines de préjugés que les ans n'abolissent pas car ils sont aussi vieux et vivaces que l'humanité. La cohorte des femmes du monde qui se battent pour la survie de leur famille, contre les monopoles, pour l'autonomie et le respect de leur corps, pour

l'eau, pour l'école, pour un dispensaire, etc. . . sera-t-elle finalement moins puissante que quelques *she-males* déterminées devant les chaînes de radios et de télévisions à faire évoluer les mentalités bloquées par le schème patriarcal, hétérosexuel, androcentré ?

Un collectif d'hommes devenus corporellement, physiquement (non biologiquement) des femmes aura-t-il en définitive le pouvoir d'opérer des changements que l'armée des femmes du monde n'a pu obtenir et qu'elle appelle pourtant de ses vœux depuis des siècles ? Et si les L.G.B.T. obtenaient une reconnaissance morale et civique pour eux-mêmes seulement et non pour les femmes du monde en même temps ? Je ne suis pas loin de penser que l'éclatement de l'espèce humaine en catégories sexuelles multiples, chacune dans son domaine proliférantes, tendrait à remplacer une évidence ontologique : « il y a deux sexes », par des constructions génétiques qui sculptent le « *bios* » aux fins de le rendre le plus possible conforme aux exigences du fantasme. Désormais le désir n'investirait plus un autre à soi (œuvre ou objet d'amour) mais le soi corporel, matière malléable au désir, objet de passion narcissique dont les variantes « *light* » sont autant d'interventions chirurgicales sur la matière « *plastique* » du corps : tatouages, piercing, scarifications, ou opérations supposément embellissantes comme le débridage des yeux des Asiatiques, le nez de Juliette, le blanchissement de Michael Jackson, le maquillage, le travestissement . . .

Il ne s'agit pas d'interventions réparatrices, bien entendu, mais transformatrices afin d'acquiescer non pas le sexe que l'on voudrait avoir et qui n'est pas le sien – modification qui restera incomplète, il manquera biologiquement toujours quelque chose au sexe de substitution – mais le genre dont on a le désir ou dont on a la conviction qu'il est le sien. Tout alors doit en donner les apparences. Une société multigenrée remplace donc peu à peu la société bisexuée où la guerre des sexes avait lieu et où le combat des femmes pour l'égalité des droits et des chances prenait toute sa signification. Désormais il s'agit moins de fonder une philosophie, une idéologie et un programme politique sur la différence des sexes que de revendiquer le droit pour chaque être humain à sa sexualité singulière, puisqu'il y a autant de sexualités que d'individus. La sexualité du sujet est devenue sa part d'inconscient, le signifiant qui le représente pour les autres signifiants ; le marquage genré est le point culminant de la *mêkbané* subjective, le point de rencontre singulier de « *psyché* » et de « *soma* », indépendant de « *germen* » et de l'hérédité.

Il est difficile de ne pas adhérer, corps et âme, à cette révolution sans éprouver une culpabilité âpre, semblable à celle que suscite aussitôt chez un individu « moral » une passagère réaction raciste. Bien évidemment, les femmes qui n'ont cessé de faire l'expérience dans leur vie affective, sociale, professionnelle, de la discrimination ne peuvent qu'adhérer aux luttes gaies et lesbiennes pour une pleine reconnaissance des droits citoyens des homo et des trans. Dans son dossier sur « le boom des mini-éditeurs », *Le Nouvel Obs* constate que la gaie attitude fait des petits jusque dans le milieu éditorial où le créneau homo a explosé puisque fleurissent les éditions spécialisées comme Gaies et Lesbiennes, H&O, KTM, la Cerisaie, Cylibris et les librairies spécialisées : les Mots à la Bouche (Paris 4^e), Blue Book (3^e), Violette & Co (11^e), Altérité (20^e). Comment ne pas s'en réjouir dans la

mesure où ces livres et ces projets ne trouveraient pas leur place dans une maison d'édition généraliste ? L'élément déterminant de cette littérature est la notion de « culture gaie et lesbienne » qui (selon Anne Rambach et Marine) « représente un mouvement littéraire et esthétique s'interrogeant sur les questions d'identité... Contestataire d'un certain nombre de normes, ce mouvement affiche aussi un sens du ludique, de l'autodérision et de la parodie ». La surproduction et la sur-médiatisation des grands éditeurs sont telles et tellement étouffantes qu'on s'en réjouirait sans aucune contrainte ni arrière-pensée si, dans le même temps où l'on s'enthousiasme pour les éditions marginales et courageuses, on ne délaissait pas la production d'une maison d'édition plus qu'honorable qui fait ses preuves depuis 30 ans et dont les livres sont rarement sur les étagères des libraires et ne font que très occasionnellement l'objet d'un article de presse. C'est ainsi que les Éditions des femmes ne sont pas présentes dans le numéro de mai de la revue *LIRE* pourtant consacré à « Les femmes et le roman ». Heureusement on nous parle de Mary Shelley, Agatha Christie, Virginia Woolf, Taslima Nasreen, Jane Austen, Benoîte Groult, de Colette, de M. Duras, de George Sand, mais beaucoup aussi de *chicken literature*, la chick-lit, la littérature de poulettes, de Candace Buschnell à l'origine de la série TV « Sex and the City », de *l'Éloge de la cellulite et autres disgrâces* de Dominique Dyens (Éd. d'Héloïse d'Ormesson) dont l'héroïne Henriette Laverge va sans doute bien conforter les misogynies de tout poil, de la prédisposition biologique des femmes à la lecture, en particulier à la lecture des romans... Placé sous la haute tutelle d'Élisabeth Badinter qui renouvelle sa critique des féministes d'aujourd'hui, au centre de *Fausse route* (Fayard, 2003), dans la mesure où selon elle ces féministes (dont A. Fouque) sont passées depuis une quinzaine d'années de la promotion de la femme à sa définition comme victime, ce numéro sur les femmes en littérature a son meilleur moment dans un article sur « Les nouvelles Antigone » et les femmes qui se battent avec leur plume, comme la militante indienne Arundhati Roy ou la Birmane Aung San Sun Kyl, ou la Taisanaise Li Ang, ou la Somalienne Ayaan Hirsi Ali...

L'impression qui demeure, après avoir feuilleté et parcouru ce numéro spécial « filles » de *LIRE*, est la suivante : les écrivaines nationales, et de façon générale la littérature d'agrément écrite par les femmes sont retenues pour leur mordant, leur drôlerie, l'humour, le cynisme ; on veut des femmes et des écritures scintillantes et pétaradantes à l'image de l'unique auteure espagnole remarquée par le magazine : Lucía Etxebarria, la reine de Madrid, la bohème chic anti-conformiste et branchée. On veut être de plain-pied avec la réalité psychologique et sociologique de notre époque, loin des stéréotypes bien-pensants, on aime les héroïnes new-look obnubilées par le look et les mecs, ce sont elles qui dominent le panorama des lettres à côté du roman sentimental à l'ancienne qui continue à se publier et à s'apprécier.

Quant aux Antigone, la légion héroïque des femmes qui mettent leur vie et leur plume au service des grandes causes, à l'image des « folles de la place de Mai », celles qui se révoltent contre les pouvoirs iniques, pour la justice sociale, contre l'oppression faite aux femmes, celles qui se battent contre l'apartheid, l'excision, le voile, la lapidation, les mariages forcés, les viols organisés, pour le droit des femmes, ces écrivaines assignées en résidence

surveillée, menacées par une fatwa islamiste ou haïes par le pouvoir communiste, ces amies de la philosophie des Lumières dévouées à la littérature par humanisme parce qu'écrire c'est un don de soi, elles sont certes reconnues par les médias français mais en raison de leur exotisme, comme si leur combat n'était pas aussi le nôtre : la Sud-africaine, l'Indienne, la Birmane, la Taiwanaise, la Somalienne, la Bangladaise (Nasreen), la Bengalie... Ne pourrions-nous les accompagner dans le credo d'une ferveur littéraire au service de l'intelligence, de la justice et du bonheur sur terre ?

Je souhaite pour ma part que l'on reconnaisse un jour le génie féminin, la matière à penser des écritures des femmes d'ailleurs et d'ici, leur hauteur philosophique, leur figure morale. Je souhaite que l'on sorte de ce dualisme médiatique qui vante l'humanisme des écrivains d'ailleurs en même temps qu'il accrédite ici, dans nos pays apparemment démocratiques, les stéréotypes qui assurent la pérennité de la domination masculine en même temps que la dérision branchée, souvent talentueuse des écritures côté-femmes les plus appréciées. Il faut bien voir que les stéréotypes bien-pensants et le new-look de la chick-lit sont l'endroit et l'envers d'une même médaille. C'est la médaille qui de main en main passe, monnaie qui sert à maintenir l'ordre social acquis dans nos démocraties phallogocentrées. Les femmes promotionnées s'en trouvent peut-être bien, peut-être pensent-elles que la bataille des féministes historiques pour la justice et l'égalité est gagnée et que l'on peut désormais avec seulement un peu de courage, de travail et de persévérance, mener de front, sans encombres, carrière professionnelle et épanouissement personnel. Ne voit-on pas que dans nos bonnes démocraties la condition de la femme ne cesse de se détériorer : qu'on la voile, qu'on la discrimine, qu'on la viole, qu'on la violente, qu'on la brûle, qu'on la tue et que, comble de discrédit, cela ne soulève que peu d'indignation, cela n'est pas dénoncé ou, quand cela est dénoncé, la critique anti-féministe se réveille (c'est ainsi qu'Élisabeth Badinter se déchaîne contre la publicité faite à la radio en ce moment pour *Le livre noir de la condition des femmes* (XO Éditions)).

Or la femme écrivain ou la femme philosophe ne revendique pas un statut de victime, elle dénonce au contraire cette condition de victime qui est assignée à la femme de façon plus ou moins flagrante, qui bloque sa légitime ambition et qui empêche le rayonnement universel de ses options, ses idéaux, ses projets, la reconnaissance de sa figure morale, de son style, de son travail littéraire pour ne parler que de cet aspect de sa créativité artistique.

Le mauvais procès fait aux femmes et aux féminités à une époque très tendue, notre époque, où la mondialisation et la globalisation risquent de nous faire oublier que le monde est aussi et avant tout structuré par la différence des sexes, accrédite un préjugé très répandu, le préjugé selon lequel le vieux féminisme a gagné sa bataille pour l'égalité des sexes et qu'il s'agit surtout, aujourd'hui, pour la femme de conserver son indépendance économique ou de la conquérir, seule arme contre son aliénation et sa sujétion. Dans le travail, la femme (dit E. Badinter) va à l'extrémité de ses limites personnelles, mais elle doit veiller à ne pas blesser dans leur identité les hommes habitués à une complémentarité des rôles qui les rendait tout-puissants sur la sphère sociale.

Personnellement je crains que la dilution de la différence des sexes dans le monde des différentielles génériques ne contribue à brouiller plus encore, dans nos sociétés tentées par l'éparpillement, toute tentative de projet social équilibré et à noyer la dynamique égalitaire des années 70-80.

En éclipçant le sexe avec le genre on obéit à un principe de dissémination et d'implantation de sexualités polymorphes. C'est ce même principe décrit par Foucault qui est à l'origine de la science de la sexualité. C'est toujours le même qui, à la base de la *talking cure*, encourage chez chacun l'énonciation véridique de sa singularité sexuelle. En effet, personne n'a le même sexe, puisque personne n'a la même « chambre des parents ». Le sexe « nature » est donc partout remplacé par une logique du désir qui est en chacun de nous fondamentalement originale. La multiplication subtile des sexualités, le disparate des improvisations génériques qui absorbent, au fur et à mesure qu'elles se manifestent, ces sexualités singulières ont fait voler en éclats la différence des sexes reléguée au rang, somme toute trivial, de l'anatomie. Y a-t-il lieu de s'en plaindre ? Pas forcément, serais-je tentée de dire, à ceci près que nous sommes en train, avec la meilleure conscience, d'éliminer du champ de nos préoccupations : les femmes, l'intérêt qu'elles représentent pour le vaste champ des sciences humaines qui les ont longtemps négligées et la nécessité où nous nous trouvons toujours de remédier à leur marginalisation juridique (code de la famille) et sociale. Le combat politique et social et l'intérêt scientifique que réclamait le « deuxième sexe » se sont déplacés, en effet, nous le voyons tous les jours davantage, vers le disparate générique et sexuel, son ludisme et sa liberté d'improvisation esthétique.